

LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN

Cycle 2016

Premier semestre

Conférences de Charles-Edouard Leroux

[celeroux@orange.fr](mailto:celeroux@orange.fr)

Cycle 2016 – Deuxième partie : Trois philosophies du déracinement

Cycle 2016 - Second part: three philosophies of the banishment

1. Albert Memmi (né en 1920) ou le portrait du décolonisé.  
Albert Memmi (born in 1920) or the portrait of the decolonized.

Les réflexions fondamentales d'Albert Memmi sur le racisme, la décolonisation et plus globalement l'état de dépendance qui aliènent individus et groupes humains ont fait de cet écrivain indissociablement tunisien, français et juif le témoin engagé de la tragédie du déracinement à l'heure de la décolonisation et de l'insoutenable difficulté de trouver un équilibre entre Orient et Occident.

Albert Memmi's fundamental reflections on the racism, the decolonization and more globally the state of dependence which alienate individuals and human groups made of this writer indissociably Tunisian, French and Jewish the committed witness of the tragedy of the banishment at the time of the decolonization and of unbearable difficulty find a balance between East and West.

---

Dans la mesure où nos rencontres ont pour objectif d'orienter la réflexion vers ce que j'appelle depuis plusieurs années la fonction-mémorial<sup>1</sup>, il me semble intéressant de lier la mémoire des événements aux réflexions critiques qui ont accompagné leur déroulement, tant le devoir de mémoire ne réside pas seulement dans le rappel à la conscience de ce qui est arrivé, et que nous pourrions appeler le degré zéro de l'Histoire, mais tout autant dans la relecture de ce qui fut dit et écrit *in illo tempore*... La manière dont la littérature, entendue au sens le plus large, fait mémoire, constitue une dimension primordiale du vivre ensemble, et c'est en ce sens que je me propose, pour la rentrée de septembre, d'aborder des œuvres proprement littéraires qui ont pour projet explicite de *faire mémoire* (je pense déjà aux *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, ou aux *Antimémoires* d'André Malraux). Pour ce qui est du présent, il m'est

---

<sup>1</sup> Le texte de la conférence que j'ai consacrée à la *fonction-mémorial* est accessible à partir du site [memorial-caen.fr/évènements/conférences dialogiques](http://memorial-caen.fr/évènements/conférences-dialogiques), dans le cycle intitulé *LES CONTRATS DE MEMOIRE*, chap. 5 : *Du bon usage du mémorial*.

apparu que la (re)lecture d'essais qui ont accompagné la période des décolonisations, entre 1945 et 1962, et ont été, dans le feu des événements, l'occasion de réflexions critiques importantes, devait être éclairante non seulement pour la connaissance de ce qui s'est produit durant cette période, mais surtout pour la compréhension de ce que nous vivons aujourd'hui, et qui n'est pas sans rapport avec la mémoire de ces années-là. La tragédie des douze millions de Syriens qui ont quitté leurs foyers depuis 2011 qui constitue est sans précédent dans l'histoire du Moyen-Orient<sup>2</sup>, les tristes perspectives de la construction européenne qui se solde présentement par une absence de coordination, de solidarité et de cohésion dont le Conseil Européen donne le spectacle affligeant, pour reprendre les mots de la députée européenne Pervenche Bérès<sup>3</sup>, les regains nationalistes d'un certain nombre de pays qui font parfois douter que l'Europe ait encore un avenir, en dépit de l'optimisme d'un philosophe de l'envergure de Jürgen Habermas, qui en dénonce tout de même la *démocratie de façade*<sup>4</sup>, la décomposition du paysage politique un peu partout dans le monde qui est augmentée par l'ampleur des corruptions, la montée des violences aux plans national et international, avec en son sommet l'embrasement d'une partie du monde sous l'impulsion de Daesh, ne laissent pas de surprendre ceux d'entre nous qui ont tant désiré et tant cru voir tourner la page du terrible XXe siècle. D'où, me semble-t-il, un certain désarroi collectif dont nous pourrions commencer à sortir en relisant ceux qui ont pensé avant nous en accompagnement de ceux qui pensent dans l'actualité.

Il vous appartiendra de me dire s'il convient de poursuivre l'aventure. Toujours est-il que je me suis souvenu d'avoir lu avec intérêt, à l'époque où j'étais étudiant, des essais inspirés par la situation complexe qui était indissociablement celle de la décolonisation et celle de la Guerre froide. J'ai souhaité revenir à trois noms : Albert Memmi, Frantz Fanon et Edouard Glissant. L'intérêt qui m'a naguère porté vers leurs livres relève de circonstances familiales sur lesquels je n'insisterai pas. Mais je gage que si nous voulons nous armer pour affronter les problèmes que nous vivons aujourd'hui, nous ne pouvons que gagner à lire ce que ces trois auteurs nous ont dit en leur temps.

A commencer par Albert Memmi, qui est né en 1920 et dont j'ai eu l'émotion récemment de découvrir, au cours d'une conversation, qu'il était toujours de ce monde, et même et surtout qu'il avait publié en 2004, donc à l'âge de 84 ans, un ouvrage intitulé *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*<sup>5</sup>. Je regrette au passage que la couverture de l'ouvrage, qui déjà laissait en petits caractères l'adjectif *arabo-musulman* dans l'édition originale, l'a carrément fait disparaître de la couverture de sa version de poche. Cette discrétion, dont je suppose qu'elle est délibérée, a sans doute pour but de ne pas faire trop de bruit (ce qui est assez dans le style de l'auteur, en dépit de son propos très peu conformiste), et pourtant la réflexion de Memmi, tout à fait dans la suite des écrits qu'il publie depuis le *Portrait du*

---

<sup>2</sup> Jonathan Hassine : *Les réfugiés et déplacés de Syrie*. 264 p., L'Harmattan, 2016.

<sup>3</sup> Bulletin de l'Observatoire des Politiques Economiques en Europe, n°24, été 2011.

<sup>4</sup> Entretien. *Le Monde Idées*, 23 février 2014.

<sup>5</sup> Albert Memmi : *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*. 224 p., Folio actuel, édition augmentée en 2007.

*colonisé* en 1957<sup>6</sup>, se révèle particulièrement éclairante sur la question qui nous préoccupe tant actuellement, celle du *djihadisme*, en l'occurrence celui de jeunes Français qui partent en Syrie et commettent attaques terroristes dont les suites nous préoccupent si lourdement. Sous la grande simplicité du propos, Albert Memmi déploie une réflexion toujours complexe, quand il dénonce par exemple, dans un chapitre intitulé *L'intégration en question*<sup>7</sup>, le mythe ou le fantasme si répandu du « péril musulman » pour en même temps procéder à une critique sévère de la manière dont le décolonisé arabo-musulman, ou plus précisément ses enfants et petits-enfants, s'égarer dans le culte du ressentiment, ou à un procès implacable de *La démission des intellectuels* et de *La léthargie culturelle* (sic), plus globalement encore de la « carence » qui a laissé le champ libre, depuis des années, à la fois aux idéologies extrémistes des islamistes et des tenants de l'extrême-droite, dans une France dont la culture, ose-t-il encore écrire, est devenue « un bric-à-brac ».

Je mentionne les ouvrages de Memmi en édition de poche. Néanmoins, je porte à votre connaissance la volumineuse édition critique de ses essais réunis en 2015 par une équipe du CNRS sous la direction de Guy Dugas<sup>8</sup>, par ailleurs spécialiste de la littérature judéo-maghrébine et auteur d'essais consacrés à Albert Memmi, en particulier *Albert Memmi. Du malheur d'être juif au bonheur séfarade*.<sup>9</sup> Nous parlons des essais, auquel je me tiens. Néanmoins Albert Memmi a aussi composé une œuvre proprement littéraire constituée de romans et de nouvelles.

Avant de vous faire part des réflexions sur le déracinement que m'inspire la lecture de ses textes, je vais vous indiquer les titres des principaux essais de Memmi : outre le *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur*<sup>10</sup>, publié en 1957, il s'agit du *Portrait d'un juif*, dont la première édition date de 1962<sup>11</sup>. A partir de sa propre histoire de Juif tunisien qui a vécu comme un malheur la décolonisation, Memmi tente de cerner le destin qu'il pense commun à tous les Juifs en parcourant méthodiquement tous les aspects du « problème juif ». Cet ouvrage sera complété en 1966 par *La libération du Juif*<sup>12</sup> qui consiste en un approfondissement considérable du premier volume. A partir de 1968, Albert Memmi étendra ses analyses et ses réflexions aux autres formes de domination et à leurs séquelles dans un essai intitulé *L'homme dominé*<sup>13</sup>, qui tour à tour dresse le portrait du *Noir*, du *Prolétaire*, de la *Femme* et du *Domestique*, tentant de dégager les dénominateurs communs des xénophobies, des racismes et des oppressions. C'est précisément à ces dénominateurs communs que j'applique la catégorie de *déracinement*, entendue comme aliénation et perte de soi. Celui ou celle qui consacrerait aujourd'hui une

---

<sup>6</sup> Albert Memmi : *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur* (1957). 161 p., Folio actuel.

<sup>7</sup> Albert Memmi : *Portrait du décolonisé, op. cit.* in *Portraits* (cf. note suivante), p. 366.

<sup>8</sup> Albert Memmi : *Portraits*. Edition critique. Coordinateur Guy Dugas. 1289 p. CNRS éditions, 2015.

<sup>9</sup> Lire en particulier Guy Dugas : *Albert Memmi. Du malheur d'être juif au bonheur séfarade*. 170 p. Editions du Nadir, 2001.

<sup>10</sup> Cf. note 3.

<sup>11</sup> Albert Memmi : *Portrait d'un Juif* (1962). 342 p., Folio.

<sup>12</sup> Albert Memmi : *La libération du juif* (1966). Folio, 352 p.

<sup>13</sup> Albert Memmi : *L'homme dominé* (1968). Folio, 304 p.

étude à la pensée de Memmi pourrait montrer comment, du *Portrait du Colonisé* à *L'homme dominé*, Albert Memmi a jeté les bases d'une théorie générale de l'aliénation et de la manière dont elle se perpétue, chez le dominant comme chez le dominé, au-delà même des libérations, théorie qui donne lieu à la création de ce qui est à considérer comme un genre littéraire, celui du Portrait<sup>14</sup>. Je ne suis pas en mesure de livrer ici une analyse exhaustive de la pensée d'Albert Memmi, mais je voudrais indiquer que sa réflexion, ancrée dans la période postcoloniale du Maghreb, qui vaut aussi témoignage en tant que Memmi est juif tunisien français, s'accompagne d'une analyse, lucide en permanence, du conflit israélo-palestinien dont rend assez précisément compte la présentation critique de l'édition des *Portraits* susmentionnée.

La lecture de l'auteur que Guy Dugas a très justement appelé *écrivain de la déchirure*, m'a conduit à centrer ma réflexion sur la question du *déracinement*. Le terme évidemment nous est familier, et pourtant, le seul penseur conséquent qui ait fait du déracinement l'élément explicite et méthodique de son travail est Pierre Bourdieu, dans une étude de 1964 consacrée à « *la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie* »<sup>15</sup>. Je m'autorise de cette référence pour cautionner un propos beaucoup plus modeste destiné à nous permettre de mesurer à quel point la crise (ou la somme des crises) que vivent présentement les sociétés relèvent de problèmes de *déracinement*. Je suggère qu'il y a peu de chances que nous parvenions à trouver des solutions aux graves problèmes sociétaux auxquels nous sommes confrontés aux échelles nationale, régionale et mondiale tant que nous n'aurons pas pris la mesure des enjeux mémoriels urgents dont le commun dénominateur est le *déracinement*, qui est à l'origine de tous les *malaises de civilisation*, pour reprendre le terme de Freud.

Si l'état présent des choses peut être caractérisé par l'affaiblissement des frontières lié à la mondialisation, par la polarisation des Etats autour de pôles économiques régionaux (Europe, Amériques, Asie...) en rupture avec les économies ancestrales, par la substitution aux liens sociaux traditionnels de principes constitutionnels globalement empruntés à la *Déclaration Universelle des Droits Humains* (1948), et par la généralisation d'un mode de vie privilégiant la consommation de masse et l'usage des nouvelles technologies peu ou prou au détriment de valeurs spirituelles vécues par beaucoup comme primordiales, devons-nous nous étonner qu'un peu partout dans le monde des populations relativement nombreuses éprouvent le sentiment nauséux de se voir priver de ce qui constituait jadis et naguère encore la dynamique de leurs existences individuelles et collectives, ce que j'appelle le *déracinement* ; devons-nous nous étonner que ces populations vivent l'épreuve d'un affaiblissement, voire d'un arrachement des liens qui les arrimaient à des lieux, à des groupes dont les orientations faisaient sens et dont les perspectives trouvaient leurs garanties dans une commune adhésion ? Nous ne saisissons communément du progrès que les meilleurs aspects, dont le plus marquant demeure l'émancipation des esprits et des mœurs à

---

<sup>14</sup> Pour plus de précision, on lira dans *Portraits* l'Introduction intitulée *Du portrait selon Memmi*, pp. 9-19. *Op. cit.*, note 5).

<sup>15</sup> Pierre Bourdieu : *Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*. 228 p. Editions de Minuit, 1964.

l'œuvre tout au long du XXe siècle, mais nous ne percevons pas suffisamment les problèmes engendrés par ce même « progrès », problèmes que je propose d'examiner sous l'appellation de *déracinement*. Le *déracinement* serait en somme le dénominateur commun de cette « ère des ruptures », pour reprendre le titre d'un beau livre de Jean Daniel<sup>16</sup>, qui affecte aujourd'hui notre planète et nous laissent si incertains des lendemains que d'aucuns y décèlent déjà des signes d'apocalypse. Mais ne soyons pas dupes de nos sentiments, ainsi que nous y incite Albert Memmi qui, dans *Portrait du décolonisé arabo-musulman* consacre précisément un chapitre aux *Diversions, alibis et mystifications* dont les tragédies passées, notamment l'esclavage et la colonisation, deviennent le prétexte dont ont su hier se servir les tyrans, par exemple Amin Dada, Saddam Hussein ou Mouammar Kadhafi, pour galvaniser les foules, ou aujourd'hui les chefs de Daesh et de la galaxie islamiste.<sup>17</sup>

Pourquoi ce choix du *déracinement*? Parlons du mot, d'abord, en commençant par le terme dont il constitue l'opposé, l'*enracinement*, que la philosophe Simone Weil a naguère promu au rang de concept philosophique dans un ouvrage de premier ordre<sup>18</sup>. Si *enracinement* et *déracinement* nous sont relativement familiers, ils sont constitués à partir du terme plus rare et plus ancien de *racinement*, peu usité au XXe siècle sinon chez un auteur *antimoderne* comme Charles Péguy (1873-1914)<sup>19</sup> qui fait du terme de *racinement* un usage métaphorique. Je ne soulignerai le caractère botanique de cette famille de mots que pour insister directement sur son usage métaphorique à partir des verbes dont ils sont issus. *Enraciner*, nous dit le *Dictionnaire Historique de la Langue française*, c'est faire racine, c'est prendre racine comme une plante se fixe dans le sol (1265), ce qui, métaphoriquement, si je continue de suivre le même *Dictionnaire*, consiste à « fixer profondément dans l'esprit et dans le cœur ». Ce *profondément* m'intéresse, car ce n'est pas un hasard si ce sens métaphorique qui remonte au XIIIe siècle connaît un regain au XIXe siècle, à l'ère des nationalismes, associé à un regain de l'usage de la forme pronominale *s'enraciner*, employé cette fois « à propos d'une personne que l'on fixe dans son lieu d'origine » (1870). En outre, cette *profondeur* de l'esprit et du cœur est d'autant plus à souligner que les siècles précédents faisaient usage du terme *racinage* pour désigner une teinture (celle des cuirs pour la fabrication des livres), c'est-à-dire un artifice, un semblant (pour parler comme Lacan), un trompe-l'œil, là où l'*enracinement* renvoie à la profondeur, autrement dit à l'essentiel. C'est l'un des thèmes fondamentaux de la réflexion d'Albert Memmi que d'évoquer, dans le *Portrait du colonisé, la mystification* qui permet au dominant d'imposer sa culture, même et surtout celui que Memmi, dans *Portrait du colonisateur*, appelle le colonisateur « *de bonne volonté* ».

Je fais l'hypothèse que ce que je propose d'appeler le *déracinement* pourrait constituer un accès à une explication, voire même à une compréhension d'un certain nombre de problèmes sociaux/sociétaux

---

<sup>16</sup> Jean Daniel : *L'ère des ruptures*. 332 p., Grasset, 1979.

<sup>17</sup> Memmi, *op. cit.*, pp. 296-299.

<sup>18</sup> Simone Weil (1909-1943) : *L'enracinement* (1943). 468 p. Champs/Flammarion, 2014.

<sup>19</sup> Charles-Péguy (1873-1914) : *Notre jeunesse* (1910). 352 p., Folio essais.

actuels. Je le formulerai de manière très simple (trop simple) : *Tout le monde est mécontent. Chacun a le sentiment d'être lésé et de se faire voler sa vie*. Une manière de dire que le déracinement est devenu le lot de tout un chacun, pour des raisons que je vais préciser dans un instant. Pour aller au plus clair – et c'est la raison pour laquelle je mobilise votre attention autour de trois penseurs de la période dite de la décolonisation : Albert Memmi, Frantz Fanon et Edouard Glissant – le déracinement est d'abord le lot de ceux que les circonstances ont privé de leur terre, qui est généralement la terre de leurs ancêtres, non par désir et par choix, mais contraints par les circonstances. De façon plus métaphorique, mais non moins profonde, le déracinement est le lot de tous ceux qui se voient séparés de leurs univers familiers et contraints d'adopter un mode de vie et une langue peu ou prou éloignés de ce qui constituait leur appartenance à un univers commun. Le mot de Memmi pour le déracinement, est « le déchirement » qui maintient le colonisé comme le colonisateur, ainsi que l'ex-colonisé et l'ex-colonisateur, dans un malaise permanent dont nous percevons constamment les manifestations. Pour exemple, nous nous sommes penchés, il y a quelques mois, sur ce que Gérard Noiriel a appelé *le creuset français* pour désigner la manière dont s'est peuplée la France au fil de vagues d'immigrations au long des XIXe et XXe siècles<sup>20</sup>. Tout en exposant la complexité de l'immigration, l'auteur insiste sur l'importance à donner à la question des origines dans la construction d'un sentiment d'appartenance. Or il me semble que *le déracinement* est ce qui fait obstacle au *sentiment d'appartenance* essentiel au vivre ensemble que nous appelons République. C'est le plus souvent le travail, c'est-à-dire la quête de la subsistance qui constitue le motif de ce qu'on appelle *immigration*. Mais entrent en jeu d'autres facteurs, comme dans le cas de la période que l'on appelle la décolonisation, qui déplacent des populations sous la contrainte de mouvements de libération qui ont conduits, souvent de façon violente, des individus à abandonner les territoires sur lesquels ils vivaient depuis des générations. Quant à celui qui est resté, Memmi dresse l'inventaire de ses désillusions dans *Portrait du décolonisé arabo-musulman* : « ... devant cet avenir bouché, le décolonisé rêve d'évasion : il est en somme un candidat à l'émigration, un immigré virtuel à l'intérieur de son propre pays qui lui paraît de plus en plus restreint et étouffant. »<sup>21</sup> En somme, le décolonisé comme candidat à l'immigration en raison des conditions de vie insupportables dans son pays, voilà l'exemple même de la contradiction constitutive du déracinement. Cette contradiction qui est un déchirement, nous la trouvons comme en miroir chez de nombreuses personnes issue de l'immigration dont le malaise résulte de la contradiction, que décrit très bien Memmi, entre le désir de rentrer au pays d'origine (souvent dans ce cas pays mythifié, pays fantasmé) et l'impossibilité d'y vivre parce que devenus étrangers à la culture d'un pays où ils ne sont pas nés, et parce qu'ils ne supporteraient pas les conditions économiques et politiques réelles de ces pays d'origine.

---

<sup>20</sup> Gérard Noiriel : *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIX-XXe siècles* (1988). Ed. mise à jour, 447 p., Points histoire, 2016.

<sup>21</sup> *Portrait du décolonisé arabo-musulman, op. cit*, p. 328.

Maintenant, je voudrais distinguer au moins deux formes de *déracinement*. D'abord, *le déracinement de fait*, que je définirai comme le mal-être qui résulte de la somme des difficultés éprouvées par ceux qui sont arrachés à leurs familles, à leurs terroirs, en somme à leurs univers traditionnels. Ainsi que l'a montré Gérard Noiriel, mentionné plus haut, le déracinement de l'exil, originellement vécu comme un arrachement, s'estompe le plus souvent au fil du temps et des générations, donnant lieu à des enracinements nouveaux, ce que l'on appelle *assimilation*. Je citerai à ce propos le *Dictionnaire des dominations* réalisé par le Collectif Manouchian sous la direction de Saïd Bouamama pour la revue *Figures de la domination*<sup>22</sup> : « *L'assimilation est le processus de transformation culturelle que subissent les groupes sociaux minoritaires, au contact du groupe majoritaire. Le sens que prend globalement le terme aujourd'hui est l'adoption progressive par les individus d'un groupe minoritaire des traits culturels du groupe majoritaire qui les « accueille » jusqu'à la progressive disparition de tous traits culturels initiaux.* »<sup>23</sup> Quant à l'intégration, le même *Dictionnaire* confirme que le groupe minoritaire adopte les valeurs et la culture du groupe majoritaire (qu'on peut dire « groupe d'accueil ») tout en conservant certains traits culturels initiaux. Ce que Memmi montre très bien, notamment dans le chapitre qu'il consacre à la question dans *Portrait d'un Juif*, c'est que l'assimilation, en dépit des apparences, ne supprime pas pour autant le mal-être du déracinement, dans la mesure où, pas plus que le décolonisé, l'assimilé ne parvient à « *coïncider avec lui-même* » : « *tel est, écrit Memmi dans Portrait du colonisé, le drame de l'homme produit et victime de la colonisation : il n'arrive jamais à coïncider avec lui-même* ». <sup>24</sup> Nous ne pourrions trouver meilleure formule du déracinement. Dans *Portrait du colonisé* également, Memmi nous fait comprendre que l'assimilation est la plupart du temps vécue comme un prix exorbitant à payer pour les individus, au risque de provoquer ce qu'il appelle tantôt *mépris de soi*, tantôt même *haine de soi*, conséquences évidentes du déracinement.<sup>25</sup> La thèse de Memmi peut être étayée à l'aide de la théorie freudienne de l'inconscient, qui précisément nous fait savoir que là où des traumatismes psychiques semblent avoir disparu, ils peuvent demeurer dans ce qui constitue précisément l'*inconscient*. Que des jeunes gens en apparence assimilés, sans histoire, puissent brutalement passer aux actes violents, voilà qui témoigne de ce que Freud a précisément appelé *le retour du refoulé*. Les traumatismes du déracinement ne sont pas toujours apparents. Ce qui peut d'ailleurs permettre d'expliquer le retour des racismes et des xénophobies, ou les poussées brusques de nationalisme chez des citoyens qui ont selon toute apparence assimilé la République ou que la République semble avoir assimilés. En ce sens, le mieux assimilé des nouveaux venus (je pense aux étrangers, mais aussi aux rapatriés) est-il susceptible d'éprouver tout le mal-être du déracinement, même là où son comportement ne laisse rien percevoir de problématique, même là où il adhère totalement aux valeurs du pays d'accueil. De même, il me semble que l'*intégration*, dans la mesure même où elle maintient chez l'intégré des éléments de son univers

---

<sup>22</sup> *Figures de la domination. Revue pour la conscientisation des rapports de domination : sexe, race et classe.*

<sup>23</sup> Collectif Manouchian : *Dictionnaire des dominations*. 232 p., Syllepses, 2012.

<sup>24</sup> *Portrait du colonisé, op. cit.*, p. 147.

<sup>25</sup> *Ibid.*

d'origine, peut ne pas suffire à faire disparaître pour autant le mal-être du déracinement. Je crois que la prégnance du déracinement est telle pour les individus concernés par l'exil que l'assimilation comme l'intégration ne constituent jamais que des semblants (toujours pour parler comme Lacan), tant est lancinante la question de la mémoire.

J'ai parlé surtout du déracinement de l'exil. Mais il y a aussi ce que j'appellerai le *déracinement endogène*, celui qui ne donne pas lieu à l'immigration, mais seulement à la migration. Le type même du déracinement endogène, c'est la migration des ruraux vers les villes qui a constitué le long drame de la révolution industrielle en Europe. Il est probable que l'exode rural constitue encore aujourd'hui au plan mondial l'une des formes les plus répandues du déracinement, à une échelle de plus en plus grande, avec une accélération croissante.

Mais outre les phénomènes migratoires, endogènes, il est une troisième forme de déracinement que j'appellerai le *déracinement culturel*, dans la mesure où sa cause principale réside, non plus dans l'exil ou dans la migration, mais dans la rupture des traditions. Certes, tout déracinement est culturel dans la mesure où il met en jeu, et en péril, les représentations coutumières et l'ensemble des adhésions constitutives de nos sentiments d'identité et d'appartenance. Le déracinement culturel, source d'un mal-être dont nous constatons tous les manifestations, est caractérisé par l'irruption d'un nouveau mode de vie, par exemple *l'American way of life* et la société d'*Entertainment* dont j'ai parlé l'an passé dans un cycle de quatre conférences consacrées à *L'antimémoire*<sup>26</sup>. Au même titre que le déracinement endogène, dont je viens d'indiquer la nature, le déracinement culturel ne donne lieu ni à un déplacement territorial (migration ou immigration), mais réside dans un déplacement symbolique profond : la substitution d'un mode de vie à un autre, comme celle occasionnée par les révolutions techniques et leur impact sur le mode de vie. Chemin de fer ou électricité, avion ou automobile, et aujourd'hui le numérique dont les enjeux de civilisation restent encore à mesurer. Naguère, les prodromes de première révolution industrielle, avec son cortège d'exodes ruraux et de misères urbaines ont provoqué en Europe une dépression collective qui ont engendré les romantismes et provoqué un besoin de racines dont la montée des patriotismes en Europe est l'une des conséquences, en somme un effet du déracinement qui est à l'origine des imaginaires nationaux, dont Anne-Marie Thiesse analyse avec pertinence la construction<sup>27</sup>. Les déracinements symboliques donnent lieu eux aussi à des ruptures culturelles qui peuvent provoquer des effets de crise, dont les partis d'extrême-droite tente de jouer en tablant, par exemple, sur un regain du nationalisme. La nostalgie constitue forcément l'une des dimensions du déracinement, dont nul ne peut prévoir les effets ni l'ampleur. Si l'on parle tant de fractures générationnelles, sociales ou numériques, et même de fractures civilisationnelles, c'est pour désigner autant de formes de mal-être liées aux déracinements culturels dont la mondialisation des échanges accélère les effets un peu partout.

---

<sup>26</sup> *L'Antimémoire ou l'esprit du temps*. 4 conférences consultables et téléchargeables sur le site du mémorial de Caen <http://www.memorial-caen.fr/expositions-evenements/evenements/conferences-dialogiques/telechargez-conferences>

<sup>27</sup> Anne-Marie Thiesse : *La création des identités nationales*. 310 p. Points histoire, 2001.



Il est aisé de constater que le *déracinement* constitue le fil rouge de la mémoire avec laquelle se débat Albert Memmi à travers la série des *Portraits* qu'il a composé de 1957 à 2004. D'autre aujourd'hui ont pris le relais, un peu partout dans le monde, à travers les mouvements de libération. Mais ce dont nous avertit chaque livre d'Albert Memmi, dans un message que je qualifierai de philosophie, c'est que toute libération qui n'aboutit pas à une libération intérieure, d'ordre psychologique, personnel et spirituel, demeure partielle, quand elle n'est pas une illusion. C'est ce dont témoigne son ultime ouvrage, *Testament insolent*, publié en 2009<sup>28</sup>, dans lequel Memmi résume ce qu'il appelle sa *théorie des duos*, qui parcourt tous ses essais et devrait nous permettre de résoudre bien des problèmes auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés, si nous admettons que nous sommes partie prenante de ce qui nous arrive, que ce qui nous arrive de par les autres n'est ni fortuit, ni accidentel, mais résulte de la rencontre et de la conjugaison de nos histoires, celles des dominants et des dominés. C'est cette reconnaissance fondamentale qui est par nature *dialectique* ou, si vous préférez *dialogique*, qui peut seule engager le chemin des réconciliations dont notre vivre-ensemble a tant besoin. Faute de quoi demeure la souffrance du déracinement.

---

---

<sup>28</sup> Albert Memmi : *Testament insolent*. 256 p., Odile Jacob, 2009.